

Peut-on soigner les néo-nazis?

En Suède, la liberté d'expression est sacrée, y compris pour le pire. Résultat: les néo-nazis et leur discours de haine attirent de plus en plus de jeunes. Une association, animée par des militants "repentis", a décidé de les tirer de là. Avec des thérapies d'une efficacité telle que l'Allemagne s'en inspire. PAR EMMANUELLE EYLES.

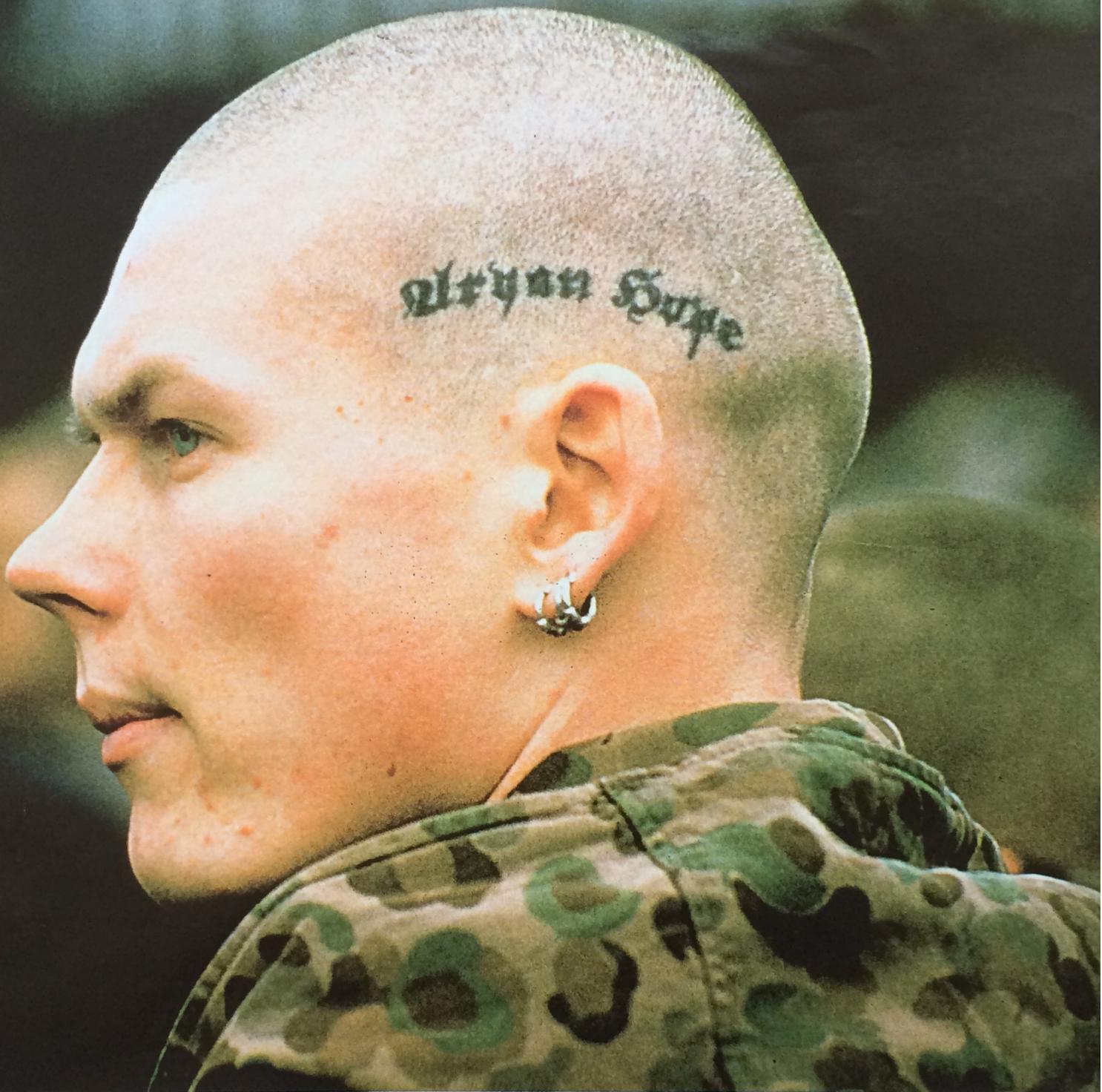
Stockholm, 18 h 30. Dans un train surchauffé filant vers la banlieue sud de la ville, des femmes et des hommes fatigués guettent leur station du coin de l'œil, échangent quelques mots et font bruisser leurs journaux. Tout à coup, le silence se fait et les regards se baissent. Un jeune homme au crâne rasé vient de surgir dans le couloir du wagon. Grand, très musclé, le regard dur et clair, il ne voit personne. Il arbore un brassard rouge doté d'une croix gammée et sa tête est tatouée. Les quelques secondes qui précèdent l'ouverture des portes semblent bien longues et le soulagement est général lorsqu'il descend du train.

Ces rencontres aussi imprévisibles qu'éprouvantes font désormais partie du lot quotidien des Suédois. Mettant à profit le dogme de la liberté d'expression qui règne en Suède, les néo-nazis y sont chaque année un peu plus nombreux et un peu mieux organisés. On compte aujourd'hui environ 1 500 activistes purs et durs (pour 9 millions de Suédois) et des milliers de sympathisants dans ce – généralement paisible – royaume. Les activistes paradent, intimident le gouvernement aussi bien que la police, tuent – et recrutent sur Internet. La presse, muselée par les tentatives d'assassinats qui frappent ses journalistes, n'ose plus signer ses articles.

Dans le wagon, bien que les conversations et la lecture aient repris, chacun reste sur le qui-vive. A la station suivante, Mathias, vingt ans, nous attend. Apprenant la présence du nazillon dans le train, il se rembrunit. Lui-même a été néo-nazi pendant trois ans, et voilà huit mois qu'il a quitté le mouvement. Depuis, il se sent traqué et vit cerné par les menaces de mort que lui adressent ses ex-camarades pour avoir «trahi la race». Pressant le pas, il jette des regards anxieux par-dessus son épaule. Arrivé chez lui, il semble enfin se détendre et explique qu'il vient de déménager. Il avance des chaises et propose à boire. La manche courte de son T-shirt laisse apparaître le tatouage d'un pitbull. Il sourit et raconte que devait également y figurer une croix gammée, mais le tatoueur était trop saoul ce soir-là pour continuer...

«Mes ex-camarades m'ont retrouvé une semaine après que j'ai déménagé: j'avais trente messages sur mon répondeur l'autre soir. Ils cherchent la cogne et ont failli attraper mon petit frère. Ils ne font pas ça pour me récupérer, mais pour dissuader tout autre membre de désertir. C'est très dur de rompre avec eux. Sans Exit, je n'y serais pas arrivé!»





Exit, c'est l'œuvre de Kent Lindhal, ex-néo-nazi de trente-sept ans qui a rompu après neuf ans de militantisme, de violences et de séjours en prison. Créée il y a deux ans, cette organisation suédoise sert actuellement de modèle au gouvernement allemand, désireux d'en avoir une réplique. Ignorant menaces et danger, Kent apporte ouvertement de l'aide à tous les néo-nazis de Suède qui désirent quitter le mouvement.

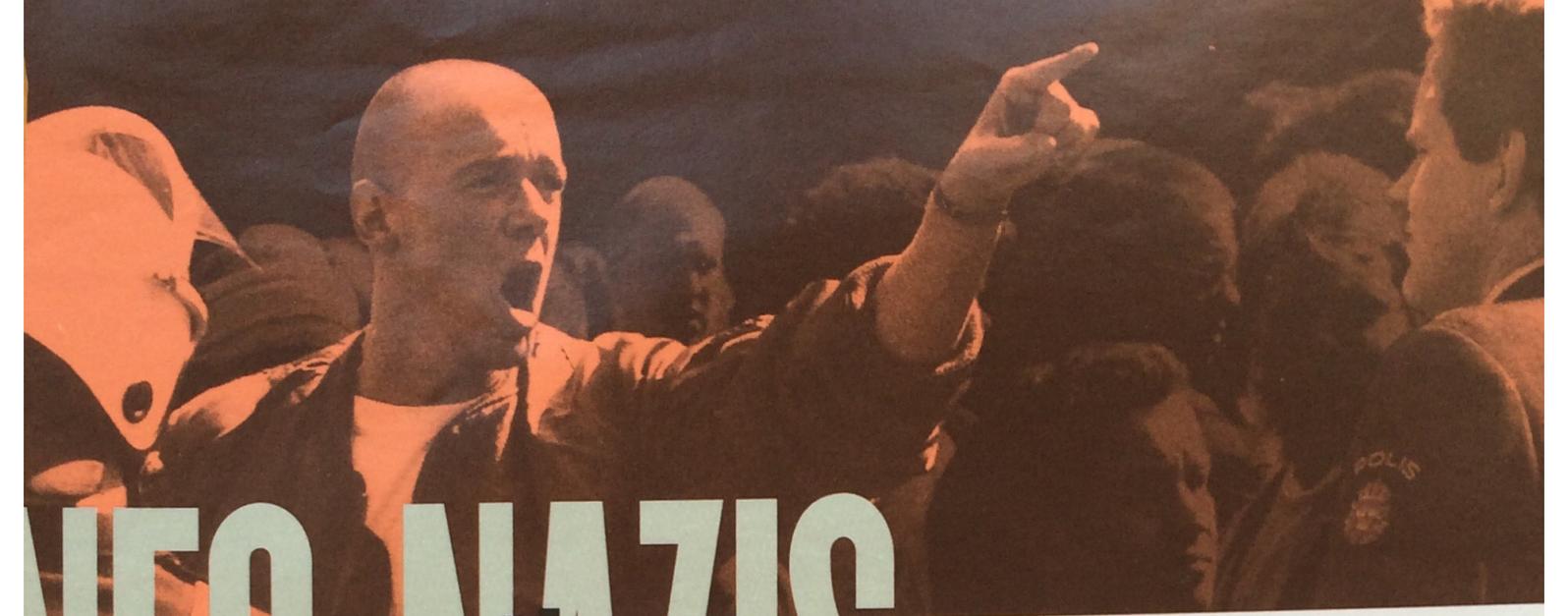
«**N**ous fonctionnons un peu comme les Alcooliques anonymes, explique-t-il. Nous sommes trois à Exit, nous avons tous trois vécu le traumatisme d'une rupture avec le mouvement nazi. Nous savons bien de quoi il s'agit et c'est pour cela que les jeunes qui veulent prendre la tangente viennent nous voir. Nous ne portons pas de jugement à leur égard, nous n'abordons pas la question idéologique et ne faisons jamais de

sermon aux garçons qui nous contactent. Ça les ferait fuir aussitôt! Quand un jeune nous appelle, nous le rencontrons le plus vite possible et voyons concrètement quelles sont les étapes à suivre. Nous travaillons avec la police et les services sociaux. La première chose à faire est souvent de déplacer le jeune et de lui trouver du travail. L'un d'entre nous lui apporte ensuite le soutien psychologique et amical dont il a besoin. La rupture avec le mouvement s'accompagne toujours d'un grand ébranlement de la personnalité: la personne, naguère si entourée et dotée d'un rôle au sein d'un groupe, se retrouve complètement seule. Il n'y a plus de raisons de militer, de se battre et de haïr. La vie paraît très vide...»

Financé à 100 % par le gouvernement, Exit s'attache également à démystifier le nazisme auprès de

NEE EN ALLEMAGNE, la violence néo-nazie s'exerce aussi en Suède. On y compte 1 500 activistes purs et durs, pour 9 millions d'habitants.





NEO NAZIS

repentis

jeunes de onze à dix-huit ans venant de régions dans lesquelles vivent beaucoup d'immigrés. « Nous allons dans les écoles qui nous semblent les plus exposées au recrutement de néo-nazis, et nous racontons notre expérience du mouvement. L'idée n'est surtout pas de dépeindre le nazisme comme mauvais ou dangereux, car cela pourrait attiser la curiosité et ajouter à l'attrait du mouvement dans l'imaginaire des adolescents. Nous racontons plutôt comment le mouvement a affecté nos vies, comment il nous a coupés de nos familles et de nos amis. Nous décrivons la spirale sans fin de la violence gratuite et de la délinquance, la mise au ban de la société, le chômage et l'impossibilité de trouver un appartement. »

L'enfance de Kent fut houleuse et son expérience scolaire très négative. « Je ne comprenais rien à l'école, se souvient-il. J'étais mal dans ma peau et bagarreur. Les professeurs m'ont vite collé l'étiquette de "mauvais élément", ce qui n'a pas arrangé les choses. Les néo-nazis qui recrutent les adolescents sont tout à fait conscients de ça et en jouent. Il n'est pas rare qu'ils distribuent des pin's et des badges à la sortie des écoles. Beaucoup de jeunes ne savent pas vraiment ce qu'ils signifient et les portent pour se rendre intéressants. En quelques jours, ils se taillent auprès des professeurs et du reste de la classe une réputation qu'il leur sera très difficile d'effacer. Alors, ils se renseignent sur le nazisme, via Internet ou ailleurs, et certains finissent par endosser leur réputation par bravade et colère. »

Si les néo-nazis ont le droit de former des groupes et de parader dans les rues de Suède, le gouvernement ne baisse pas les bras pour autant. Une femme en particulier, Mona Sahlin, les combat depuis des années. Ministre de la Culture puis de l'Intégration, elle veille au financement d'Exit et veut lancer des campagnes d'information auprès des enseignants pour les aider à lutter contre les graines de nazis qui poussent dans leurs classes. « Le travail d'Exit est inestimable et leur approche est la seule au monde qui ait porté ses fruits à ce jour! dit-elle avec chaleur. Leur but est de donner une seconde chance à ces jeunes, de les aider à réintégrer la société plutôt que de les en exclure. Ils font un pari: voir l'être humain derrière le monstrueux nazillon. Les faits leur donnent raison. Ils s'abstiennent de juger les jeunes et de leur dire ce qui est bien ou mal, car c'est précisément ce que notre société ne cesse de faire. » Interrogée sur le bien-fondé

de la légalité des groupes néo-nazis en Suède, la ministre répond sans hésiter: « Interdire ces groupes aboutirait à les faire disparaître de la surface, mais ils deviendraient clandestins. Tant qu'ils sont légaux, tant qu'ils existent en plein jour, ils relèvent de notre responsabilité, et c'est à nous, gouvernement suédois, de combattre leur prolifération! »

Ce matin, il y a un nouveau venu à Exit. Il s'appelle Henke et arrive d'une province du nord. Pâle, l'air traqué, il rougit dès qu'il parle et semble épuisé. Il a dix-sept ans et vient de désertier le mouvement. Son appartement a été saccagé, il a peur. Comme des milliers de jeunes Suédois, c'est la « musique du pouvoir blanc », celle qui véhicule les idées du mouvement, qui l'a attiré. En quelques années, en effet, la Suède est devenue la plaque tournante de cette musique scabreuse et violente qui s'apparente au hard rock. Selon une étude du Centre de recherches des étrangers, menée en 1997, 12 % des Suédois âgés de douze à vingt ans écoutent cette musique raciste. Des dizaines de milliers de CD suédois sont vendus sur Internet dans le monde entier et viennent alimenter les caisses néo-nazies. Les pochettes se ressemblent toutes: croix gammées, scènes de guerre, pendus et bûchers...

« J'ai été invité à une fête à la sortie de l'école par des jeunes d'une vingtaine d'années, raconte Henke en baissant les yeux. J'étais très flatté de leur attention et la fête m'a paru géniale! Les gens étaient très saouls et se défoulaient sur la musique. La semaine suivante, ils m'ont invité à une autre fête où la musique était plus hard... A la troisième, il y avait des banderoles et des symboles nazis aux murs. J'ai passé une grande partie de l'année dernière à boire, à m'échauffer la tête en écoutant cette musique et à cogner sur tout ce que je rencontrais. » « Beaucoup de gens pensent qu'on devient nazi parce qu'on est raciste, mais c'est rarement le cas, commente Nicklas, ex-néo-nazi de dix-sept ans travaillant aujourd'hui pour Exit. Ce qui attire dans ce mouvement, c'est le fait d'appartenir à une confrérie, d'avoir une raison d'être et des repères précis. Le racisme et l'idéologie viennent plus tard, de manière insidieuse. » Il regarde Henke, qui approuve vigou-



A 37 ANS, après neuf années d'activisme, Kent Zindhal s'est éloigné des théories fascistes et a fondé Exit, pour aider les "crânes rasés" à s'en sortir.

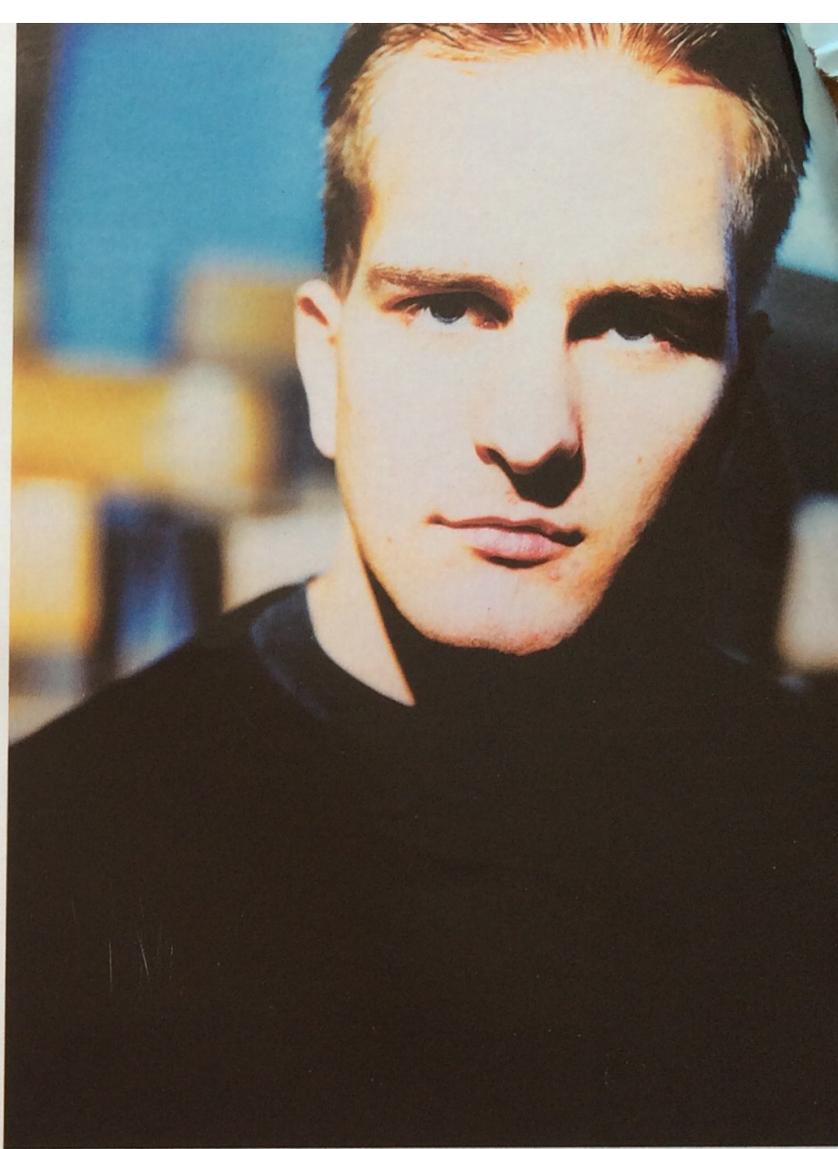
reusement, et poursuit: «Pendant des années, j'ai eu peur d'aller à l'école car les autres garçons se moquaient de mes vêtements. J'ai été leur souffredouleur... jusqu'au jour où mon beau-frère est entré dans ma vie. Il était skinhead et en imposait à tout le monde. Très vite, il a compris ma situation et m'a accompagné à l'école. Du jour au lendemain, tout a changé: j'étais respecté et craint.

«Je l'admirais et tout ce qu'il disait me paraissait sacré. Il m'a alors refilé des cassettes de musique du pouvoir blanc et je me suis enivré de la puissance et de la violence de ces chansons. En un an, j'étais métamorphosé: musclé, habillé de cuir, rangé, casquette nazie. J'avais douze ans. Je me souviens du jour où j'ai appris qu'un même de huit ans avait embrassé une fille noire... J'étais fou de rage! J'ai traîné le gamin par les cheveux jusqu'aux toilettes, je lui ai mis un couteau sous la gorge et j'ai hurlé qu'il avait trahi notre race et qu'aucune fille blanche ne voudrait jamais l'embrasser... C'était la première fois que cela sortait de ma bouche, ça venait tout droit des chansons du pouvoir blanc...»

Pendant les trois années qui ont suivi, Nicklas s'est illustré auprès de jeunes néo-nazis par ses actes de violence et de vandalisme. Il a vite été intégré au sein du mouvement, où son rôle était de recruter de nouveaux membres. «Un jour, après une arrestation, mes copains m'ont balancé. Toutes les illusions que j'avais sur notre force,

notre camaraderie, se sont effondrées. J'étais comme dégrisé: j'ai arraché tous les posters et banderoles de mes murs et après deux ans de silence, j'ai appelé ma mère. La pauvre n'osait pas y croire. J'ai alors envoyé une lettre de rupture et d'insultes à mes ex-camarades, qui ont commencé à rôder autour de chez moi avec des

“Ce qui attire chez les néo-nazis, c'est l'appartenance à une confrérie.”



ROBERT a cessé de militer il y a un an.

Il travaille à Exit. Ci-dessous, avec Mathias, Henke, Kent Zindhal et Nicklas.

battes de base-ball. Je me suis enfui. J'ai contacté Kent, dont j'avais bien sûr entendu parler, et je suis venu à Stockholm. Kent m'a écouté pendant des jours et des jours. J'ai vu un thérapeute pour comprendre mes pulsions de violence et j'ai trouvé du travail comme manutentionnaire dans un hôpital. J'y ai rencontré beaucoup de gens, beaucoup d'immigrés, et ils étaient comme une bouffée d'air frais! C'était la première fois depuis des années que je respirais autre chose que la violence et que je fréquentais des gens “de l'extérieur”... J'avais l'impression de sortir d'une prison mentale!»

Henke lui aussi est passé par là; il acquiesce gravement et remarque, comme pour lui-même: «Aujourd'hui, je me rends compte que j'ai failli mettre ma vie en l'air et fait du mal à beaucoup de monde. Quant aux étrangers, j'en pense ce que j'en pensais avant de plonger dans le mouvement: il y en a des bons et des mauvais, comme les Suédois.»

Devant le bâtiment d'Exit, trois garçons chahutent au soleil et comparent leurs sonneries de portables en gloussant. Kent, avec un sourire jusqu'aux oreilles, les montre d'un geste: «Regardez-les rire, ils sont délivrés de la haine. Il n'y a rien qui mobilise plus l'énergie que la haine d'autrui. Quitter la haine, c'est ça le bon chemin!» **Emmanuelle Eyles**